

SILVIA BARON SUPERVIELLE

**LE PONT
INTERNATIONAL**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ALPHABET DU FEU. Petites études sur la langue (Arcades), 2007.
JOURNAL D'UNE SAISON SANS MÉMOIRE (Arcades), 2009.
UNE RECONSTITUTION PASSIONNELLE. CORRESPONDANCE AVEC
MARGUERITE YOURCENAR (1980-1987), 2009.

Aux Éditions Thierry Bouchard

ESPACE DE LA MER, 1981.
LE MUR TRANSPARENT, 1986.

Aux Éditions Granit

LA DISTANCE DE SABLE, 1983.

Aux Éditions José Corti

LECTURES DU VENT, 1988.
L'OR DE L'INCERTITUDE, 1990.
LE LIVRE DU RETOUR, 1993.
L'EAU ÉTRANGÈRE, 1995.
LA FRONTIÈRE, 1995.
NOUVELLES CANTATES, 1995.

Aux Éditions de l'Échoppe

UN ÉTÉ AVEC GENEVIÈVE ASSE, 1996.

Aux Éditions Palantine

GENEVIÈVE ASSE : PEINTURES. Avec Jean Leymarie, 2004.

Suite des œuvres de Silvia Baron Supervielle en fin de volume

LE PONT INTERNATIONAL

SILVIA BARON SUPERVIELLE

LE PONT
INTERNATIONAL

roman

nrf

GALLIMARD

*¡Todo es silencio en torno! Pero hay algo
en el peñasco mismo,
que se mueve y palpita cual si fuera
el corazón enfermo del abismo¹.*

OLEGARIO VÍCTOR ANDRADE

1. Tout est silence autour! Mais quelque chose / dans le rocher même
/ bouge et palpite comme si c'était / le cœur malade de l'abîme.

I

Antonio Haedo est un vieux monsieur maintenant. C'est pourquoi il est temps qu'il en témoigne, qu'il dise les choses telles qu'il les voit. Qu'il parle de ce qu'il porte comme un souffle. Il ne saurait pas le dire; ça tourne autour de l'Uruguay de sa jeunesse et spécialement de Fray Bentos où il passait ses étés avec sa famille. Étant dotée d'un port, la ville accueillait des cargos sur la rive gauche du fleuve Uruguay qui sépare l'Uruguay de l'Argentine.

Plus qu'un souvenir, c'est un sentiment qu'il éprouve; il se précise lorsqu'il parcourt des photographies, relit des livres, voit des cours d'eau s'enfuir à travers la vitre d'un train. Il aperçoit alors d'autres paysages, des scènes, des visages. Antonio n'est pas certain de vouloir y revenir, mais le sentiment est près de lui, même quand il ne lui montre rien. Depuis longtemps, il attend un son, une lumière qui surgirait des photographies, des objets, des livres. Mais ce qu'il attend, il le sait, est déjà arrivé. Il est en vie grâce à ce sentiment qui l'habite et l'exonère du temps. Lorsqu'il croit qu'il s'est dissipé, il le retrouve en effleurant des yeux le mystère des choses.

Ses amis voyagent pour avoir des souvenirs. Les souvenirs d'Antonio ne cherchent pas à devenir réels. Lorsqu'ils l'abordent, une voix muette se rapproche, comme celle de Dieu, et il pénètre dans un autre espace. Le voile du voyage le suit telle une ombre qui avancerait au bord du chemin. Mais Antonio voyage sans bouger, son pas n'a ni commencement ni fin, le voile susurre à ses oreilles. Assis devant la grande fenêtre de sa chambre, de temps à autre il se retourne pour retrouver la mémoire de quelque chose sans image, ni bruit, ni destin. Il ne fait aucun effort pour aller dans une direction ou dans une autre; ce qui le guide a lieu de soi-même. Il arrive que le chemin ne soit pas escorté de fleuves; qu'il ne soit qu'un sol de cailloux qui roulent, puis s'arrêtent; qu'il n'ait pas d'horizon ni de nuages qui font courir leurs ombres sur la sienne. Ce chemin concerne une mémoire antérieure à son pas sur la terre, il est dépourvu de lieu d'où on survient et duquel on s'en va, et quelquefois il se confond avec le sien.

Depuis quelque temps, Antonio Haedo s'évertue à faire place nette. Il a vidé son armoire des dossiers, archives, preuves insignifiantes, feuilles légales, papiers officiels. Il arrache les pages des agendas, barre des noms sur son carnet d'adresses, amours éphémères, amours en cendres; il jette à la corbeille ce qui est de passage, écritures méconnaissables, espaces blancs, pensées sans suite. Il évite les sons du mystère général : celui qui l'occupe fulgure en silence. Le vieux monsieur renvoie ses yeux à un coin de la pièce, mais rien ne vient encore à lui, ne le découvre, ne le raconte. Vider les lieux et voir défiler des images ne signi-

fient pas grand-chose, pense-t-il, mais le sentiment qui l'accompagne signifie l'infini.

La nuit, dans son sommeil, il assiste à des dialogues de personnages méconnus et à la fois familiers. Il ressent de la gêne, il lui semble abuser d'une intimité à laquelle il n'a pas droit. Il ne comprend pas leur langue. Le dialogue a lieu entre eux mais les pauses viennent de lui. Il voudrait savoir ce qu'il y a, ce qui est arrivé. Il écarte son dos du dossier du siège et se tend en avant afin d'imprimer une présence à ce qui s'apprête à venir. Dans les lointains, il aperçoit un fleuve, des eucalyptus qui oscillent, il les dépasse, va plus loin, poursuit son sentiment comme s'il était son port d'attache. Les reflets miroitent, les couleurs se fondent les unes dans les autres. Ses yeux gris brillent, éclairés par ce qui n'est pas.

Antonio ne sait presque rien de sa personne. Il pense à son ombre ; elle n'est pas attachée à sa cheville et, cependant, à quelques mètres de lui, elle bondit, se dissipe, se recolle à ses gestes, plane, sa souplesse lui permettant d'entrer dans l'obscurité puis d'en sortir. Le sentiment ne le quitte pas. Il murmure lorsqu'il ouvre des livres, par exemple ceux de son cousin Johnny. Avec les livres, les amours sont réciproques. Des deux protagonistes, l'auteur et le lecteur, Antonio ignore lequel est le plus amoureux : la célébration se fait en chœur, comme celle du crépuscule.

Il parcourt des yeux la fenêtre et soudain, devant lui, apparaît l'estancia San Francisco, à Fray Bentos. C'est là qu'il séjournait pendant l'été avec Johnny.

II

Lors des vacances en Uruguay, ils sont deux adolescents qui aiment certains livres comme on aime certains êtres. Tonio, comme on l'appelait alors, et Johnny échangent leurs lectures, captivés par le caractère particulier des héros. Ils en parlent lors des randonnées à cheval autour de l'estancia San Francisco, propriété de la famille Haedo. L'excentricité des personnages les attire en raison de leur attitude entière, définitive, et de l'ambiance qu'elle suscite. Enfouis dans leur âme énigmatique, les personnages se libèrent des pages par l'entremise des accents et des lettres de l'écriture. Clandestins, ils évoluent à l'écart de la société comme les nomades ou les hommes qui errent dans les villes.

La nuit, encore claire, effleure la fenêtre sans assombrir la lumière éclatante de là-bas. Antonio Haedo n'allume pas la lampe. Il ne sait pas pourquoi il a pensé à l'homme qui déambule dans les rues, privé de souvenirs. À cause des réalités telles que le froid, la faim, la solitude, celui-ci ne fréquente que le présent et la peur. Mi-couché sur les trottoirs, il ne tend pas la main. Dépourvu de nom et

d'adresse, il a l'impression d'incarner un personnage. Le passant, lui, bien qu'il bénéficie d'un nom et d'une adresse, a également un double. Son apparence est correcte, il a des cheveux bien coupés et un visage sans barbe, mais lorsqu'il rencontre un de ces hommes, enveloppé dans un sac de couchage, quelque chose intercepte ses pas : il est presque lui, ou il aurait pu l'être.

La fenêtre d'Antonio, qui commence à dévoiler ses secrets, attend les incidents et les êtres. Il a lu dans un livre de Conrad : « Ce n'est que dans l'imagination des hommes que toute vérité trouve une réelle et indéniable existence. C'est l'imagination, non pas l'invention, qui est maîtresse suprême de l'art comme de la vie. » Antonio Haedo ne cherche pas la vérité dans la vie mais dans la fiction. De longues années se sont écoulées après ces étés qu'il a vécus en Uruguay. Ses yeux ont changé de couleur, ses cheveux ont blanchi. En lui une voix ne s'exprime pas encore. Peut-être a-t-elle peur de se rendre visible.

Il voudrait qu'une infime partie de la mémoire d'Ireneo Funes vienne à son secours. Il n'est pas sûr que le jeune Uruguayen, héros de son cousin, ait succombé à une congestion pulmonaire, comme c'était le cas dans sa nouvelle. Il incline à croire que l'invasion subie par la mémoire du garçon, ou un autre élément, qu'il n'arrive pas à saisir, a eu finalement raison de lui.

Le jour où Johnny vit le jeune Ireneo pour la première fois, les cousins faisaient une course à cheval contre la tempête, les rafales de pluie qui fouettaient leur visage énervaient les animaux, tordaient les arbres. Soudain le jeune Funes sortit d'une allée au grand galop. Il avait une

cigarette aux lèvres, une chemise blanche et des pantalons bouffants. Pour impressionner Johnny, Tonio lui lança à l'improviste : Quelle heure est-il, Ireneo ? Sans consulter une montre ni le ciel tourmenté, Ireneo ralentit sa course et répondit sans se retourner : Dans quatre minutes, il sera huit heures, messieurs.

La pluie cessa d'un coup et Ireneo déguerpit à toute allure. Tonio renseigna Johnny : Ireneo connaissait l'heure à tous les moments du jour et de la nuit ; il était rare de le voir dehors car il vivait en reclus avec sa mère. Cet été-là, ils ne le virent plus, Johnny repartit à Buenos Aires à la fin des vacances et ne retourna à Fray Bentos que deux ans plus tard. Dès son arrivée, il demanda à Tonio des nouvelles d'Ireneo Funes. Il lui apprit que celui-ci était devenu infirme, ayant été renversé par un cheval sauvage pour lequel il avait une grande affection.

Ireneo Funes avait dix-neuf ans et il ne bougeait plus de son lit de sangle. À ses yeux, c'était un prix minime à payer pour le nombre de choses qui entraient dans son front à un rythme inimaginable. Depuis sa chute, sans désespérer, il recevait les mémoires les plus anciennes de l'univers, ainsi que les plus triviales. Il avait une passion pour la lecture mais il n'avait plus besoin de livres, il lisait dans ses yeux, où tournaient les pages de tous les volumes, toutes les bibliothèques, toutes les langues de l'univers.

Au crépuscule, Emilia, sa mère, rapproche son lit roulant de la fenêtre afin qu'il contemple les arbres. Dans la pénombre de la chambre, éclairée par une bougie, Ireneo attend la nuit en fumant une cigarette. Depuis qu'il ne peut plus se lever ni marcher, sa mémoire s'est accrue, sa

perception est infaillible. Ireneo connaît les formes des nuages à l'aube du 10 juin de l'année 1850 et il peut se remémorer ses rêves avec leurs dates et heures, et deviner ceux d'autrui. De même qu'il reconstitue ses demi-rêves : il a plus de souvenirs que n'en peuvent avoir les hommes depuis que le monde est monde.

Ireneo Funes se rappelle chaque feuille des arbres de toutes les forêts du monde. Ce qu'il a pensé une fois ne s'efface pas de son esprit. Il comprend qu'à l'heure de la mort il n'aura pas terminé de classer ses souvenirs ; il prend conscience que sa tâche est interminable et vaine. De plus, il ne dort pas, car cela signifie délaissé ses visions. La nuit, il récite en latin un ouvrage de Pline qui traite de la mémoire. Depuis son accident, il a appris l'anglais, le français, le portugais. Mais il pense rarement, son esprit étant continuellement traversé de détails qui l'empêchent de faire halte.

Après l'avoir revu à plusieurs occasions, Johnny pense à Ireneo et peut-être l'évoque-t-il déjà dans ses cahiers. L'écrivain a émis un vœu devant son cousin : que tous ceux qui ont connu Ireneo Funes écrivent sur lui. Au cours de ses séjours à Fray Bentos, il initie le garçon au latin et lui prête de nombreux volumes. Comme son élève veut l'éblouir, il énumère devant lui en latin les cas de mémoire prodigieux consignés dans la *Naturalis Historia*. Par la suite, seul, allongé dans le noir, Ireneo se les remémore, en même temps qu'il voit les arbres et perçoit les changements, la moindre vibration des feuilles ou des lumières sur elles. Parfois il se retourne et enfonce son visage dans l'oreiller pour oublier.

III

Antonio Haedo a l'impression que le jeune homme est en vie, ses yeux perdus entre les branches, la flammèche de sa bougie le défendant de dormir. Et il lui échappe déjà : Ireneo commence à vivre par lui-même. Malgré les rappels dont il souffre, qui ne le laissent ni se reposer ni penser, Ireneo est à l'affût de ce qu'il a appris par les livres et par son corps : le visage de l'amour. Le garçon se dit que s'il venait à l'apercevoir, ce visage remplacerait sa mémoire et il réussirait à marcher et à remonter sur Deseo, son cheval ardent, pour aller à sa rencontre. Il connaît tout du passé, du présent et du futur, mais il ne connaît pas l'amour ; il ressent un désir voilé, intense, de le connaître.

Aurait-il cette révélation, il ne serait ni comme avant l'accident ni comme après. Il accueillerait celle qu'il aurait vue peut-être à Fray Bentos, ou lors d'une promenade à cheval au bord du fleuve, ou le long des champs de Young. Il ne dépendrait plus du phénomène qui l'accable ; il s'en dégagerait, transfiguré. Là où il subit les divisions et subdivisions des communiqués, il verrait le visage aimé. Ireneo souffre depuis l'enfance de la fièvre du silence et,

maintenant, de préférence en latin, il ne formule que des parcelles de mots qui traversent son cerveau. Il espère que la venue de l'amour le délivrera de ces dispersions harassantes.

En tout cas, Antonio Haedo avait la permission de son cousin de donner à Ireneo une autre vie qui lui offrirait l'aventure la plus isolée, la plus tragique et la plus lumineuse de son destin. Et, de son côté, sans en être encore conscient, à cause de sa jeunesse mélancolique, Ireneo est impatient d'interpréter son rôle d'amoureux, la mémoire et l'amour étant liés par le même mystère et causant la même souffrance. Il est transporté par l'amour inconnu : l'espoir palpite dans ses yeux. Il est presque déjà entré dans sa seconde vie.

À travers la fenêtre, dont il a ouvert les battants, Antonio contemple la nuit étoilée qui étincelle sur les toits de Buenos Aires. Il se répète la sentence : ce n'est que dans l'imagination des hommes que la vérité trouve une réelle et indéniable existence. Les reflets sur la fenêtre commencent à témoigner de son parcours. L'a-t-il imaginé ? Les années pèsent sur lui et il n'a rien à raconter ; il ne s'est jamais marié, il n'a pas eu d'enfants et la femme qu'il aime est restée à Montevideo. Parce qu'elle était mariée et catholique, il n'a pas voulu lui occasionner un déchirement. Si bien que seul, dans un autre pays, il poursuit ce parcours au milieu d'une bibliothèque à laquelle il ajoute sans cesse des volumes : il ne les a pas tous lus mais il décèle leur univers, leur histoire, leur langue.

Les livres le consolent des ruptures et des absences, ils lui donnent la joie de sentir à ses côtés cette famille de per-

sonnages dont la compagnie lui est plus précieuse que celle des humains. Son amour pour celle qu'il a choisie, d'ailleurs, est rattaché à celui qu'il ressent pour l'Uruguay et d'abord pour Fray Bentos, où il a rencontré des êtres semblables à ceux des livres. Antonio s'est glissé dans la vie en lisant, en flânant dans une ville qui n'est pas loin de la sienne, mais où il demeure un étranger. Et il est étranger de naissance. Cette situation le protège de l'extérieur, le serre contre lui-même, annule les séparations, libère sa nostalgie.

Depuis qu'il a traversé le Río de la Plata pour faire ses études à Buenos Aires et ensuite y travailler, il apprécie l'anonymat, se nourrissant de solitude et ne rencontrant, de temps à autre, que des personnes associées à son activité professionnelle. Des femmes lui courent après : il ne les regarde pas. Antonio n'est séduit que par la finesse, la retenue, l'élégance des Uruguayennes. Il avait supposé que celle qu'il aimait, habitée par une grâce dont elle n'était pas consciente, ressemblait à sa mère. Quand il la quitta, il abandonna aussi sa mère au cimetière de Montevideo.

IV

Après avoir lu la nouvelle de Johnny, Antonio sentit que la vie d'Ireneo ne s'arrêtait pas là. Le garçon allait et venait non loin de lui comme s'il eût désiré revenir à la vie. Antonio avait l'impression qu'il n'était pas complètement mort parce que l'amour lui manquait. Un jour, alors qu'il y songeait, le garçon se glissa hors du livre de Johnny et, comme guéri de son infirmité, fit quelques pas dans sa chambre, puis sortit dans le patio. Il passa une bride autour du cou de Deseo, qui paissait à quelques mètres, l'enfourcha, puis prit le chemin de Fray Bentos. En approchant des premières maisons, il aperçut une jeune femme qui traversait la place du marché.

Il tira sur les rênes, et son cheval s'arrêta. Il sut à l'instant que l'amour, c'était elle. Il prononça un nom : Amalia. Sur la place, la foule dominicale allait d'un marchand à l'autre. Mais il n'y avait plus personne pour Ireneo, ni couleurs, ni parfums, ni vociférations, seulement elle qui marchait à pas lents, vêtue d'une longue robe imprimée de petites fleurs, visage baissé, ses yeux se levant parfois. Talonnant son cheval, qui dressait et tournait la tête avec

nervosité, il se rapprocha, craignant qu'elle ne s'éclipse, et se rangea derrière les étals. La jeune femme passa la place au soleil, son ombre mêlée à la traîne de sa robe. Ireneo la vit sourire et baisser la tête, il remarqua sa nuque, en éprouvant sur ses lèvres la douceur de sa peau, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans une ombre. Après quoi, les bruits remontèrent jusqu'à lui, et Deseo, impatient, reprit le pas.

Nulle mémoire ne l'a renseigné sur cette atteinte, cette impotence. Ireneo ne distingue plus ce qui l'entoure, sa poitrine se creuse, l'inquiétude l'étreint, il redoute de tomber à nouveau de cheval. Comme évadé d'une prison, il ne sait pas où aller, ni ce qui lui arrive : il revoit Amalia de près, de loin, de plus près, elle marche, puis entre dans l'ombre et disparaît. Le corps plein d'elle, Ireneo la voit, la revoit, flaire une malédiction. Les vieux de Fray Bentos disaient qu'ils voyaient le démon rôder dans le cimetière près des tombes de ceux qui avaient péché par amour. Ireneo le sait : il ne guérira pas de ce mal enchaîné à un être. Il ne distingue plus le monde extérieur, un couteau s'est planté dans sa poitrine, mais désormais il a la volonté de vivre pour prolonger sa vision. Il rentre chez lui au pas, desselle Deseo, s'allonge sur sa couche.

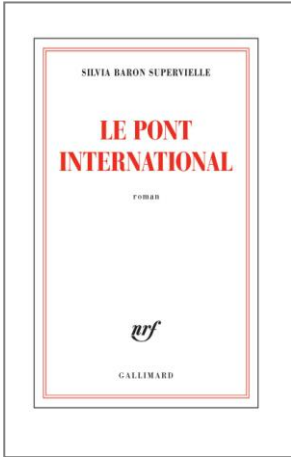
Il garde un nouveau silence. Il n'ose plus retourner au village car il a une prémonition : ferait-il un mouvement vers elle, il la perdrait. Ne pas exister pour Amalia est un bienfait pour lui. Il n'a plus ce vague désir de mourir et moins celui de se vanter en énumérant les exploits mnémoriques des anciens. Il est possible, de même, qu'il n'ait plus les yeux nécessaires pour guetter les arbres au crépuscule. Le temps s'est arrêté, comme hanté par la vue de

Traductions en langue espagnole

MARGUERITE YOURCENAR, *Les charités d'Alcippe*, Visor, Madrid, 1982.

MARGUERITE YOURCENAR, *Théâtre*, tome I, 1983, tome II, 1986, Lumen, Barcelone.

MARGUERITE YOURCENAR, *Les trente-trois noms de Dieu*, Alción, Córdoba, Argentine, 2005.



Le pont international Silvia Baron Supervielle

Cette édition électronique du livre
Le pont international de Silvia Baron Supervielle
a été réalisée le 18 novembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134700 - Numéro d'édition : 184739).

Code Sodis : N49815 - ISBN : 9782072448775

Numéro d'édition : 232797.